

Jocelyne Robert



Les femmes vintage

Les femmes
vintage

Infographie : Chantal Landry
Correction : Sylvie Massariol

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Robert, Jocelyne
Les femmes vintage
Comprend des réf. bibliogr.

1. Femmes âgées - Santé et hygiène. 2. Beauté féminine (Esthétique). 3. Image du corps chez la femme. 4. Femmes et érotisme. I. Titre.

RA778.R62 2010 613'.04244 C2010-940484-X

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

- Pour le Canada et les États-Unis:
MESSAGERIES ADP*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Tél. : 450 640-1237
Télécopieur : 450 674-6237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.
- Pour la France et les autres pays:
INTERFORUM editis
Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine
94854 Ivry CEDEX
Tél. : 33 (0) 1 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commandes France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Internet : www.interforum.fr
Service commandes Export – DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr
- Pour la Suisse:
INTERFORUM editis SUISSE
Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Tél. : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLF S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes: Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 54 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch
- Pour la Belgique et le Luxembourg:
INTERFORUM BENELUX S.A.
Fond Jean-Pâques, 6
B-1348 Louvain-La-Neuve
Téléphone : 32 (0) 10 42 03 20
Fax : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

02-10

© 2010, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-7619-2677-5

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.



Le Conseil des Arts du Canada
The Canada Council for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition.

Jocelyne Robert

Les femmes
vintage

 LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

Une compagnie de Quebecor Media

*Aux baby-boomeuses.
Pour saluer à travers elles
l'audace et la beauté de toutes les femmes.*

*À Philippe, qui me regarde comme
un homme regarde une femme.*

Prologue de la femme à deux têtes

*On passe sa jeunesse à étirer le temps.
Jusqu'à ce que ça nous frappe en pleine tronche :
le temps n'est pas élastique.*

En fonçant sur la soixantaine, j'ai été prise de panique. J'avais beau me cabrer comme une pouliche récalcitrante, freiner, décélérer, flânocher, elle m'attendait bras grands ouverts, cette salope. J'ai compris soudain pourquoi le chiffre 6 est la marque du diable : à 60 ans, les fées se transforment en sorcières. Le terme franco-français « balai » comme métaphore des ans ne m'a jamais paru si approprié. Me voici sorcière aux 60 balais !

J'ai écrit ce livre pour m'apaiser. Au point de me créer un double pour supporter l'heure difficile. Le titre de travail de cet ouvrage a d'abord été *Le blues d'une baby-boomeuse... Blues*, dans le sens des « bleus », d'un cafard qui s'est transformé au fil des pages en un soul, en une harmonique constante, apprivoisée, rythmée, sensuelle. Une quinquasexaphonie... En cours de route, le blues a accouché d'une *Sorcière aux 60 balais* parce que c'est ainsi que je me suis momentanément sentie. Mais ce titre fripon ne convenait pas. Les sorcières, comme le père Noël, sont mortelles, et comme lui, elles naissent vieilles, alors que nous, nous ne naissons pas vieilles, nous le devenons. Ce qui est bien pire. Et puis, à part l'enviable sorcière bien-aimée au nez magique, vous en avez déjà rencontré, vous, des sorcières dont l'horloge bio s'est arrêtée à 25 ans ? Ainsi ai-je abouti aux

Femmes vintage, signe de ma réconciliation et de mes retrouvailles avec la sexagénaire que je suis, ainsi qu’avec mon sentiment d’appartenance au groupe de femmes dont je suis : millésimées, vieilles, *vintage*. On sentira cette progression tout au long du texte : de la détresse à l’enchantement, en passant par la déconstruction des démons.

D’emblée, j’ai senti ce projet d’écriture casse-gueule. J’y navigue à contre-courant, sur une mer de tabous : le vieillissement, la beauté, le sexe, la chirurgie esthétique, la peur de la laideur et de la mort... Pour mes ouvrages précédents, j’ai eu de longues et douces gestations, puis des accouchements assez expéditifs. Pour celui-ci, pas de gestation. Un enfantement interminable, laborieux, déchirant. Comme si ma chair impatiente ne parvenait pas à se dilater, à ouvrir le passage à l’ours devant sortir du ventre de la souris. Mais peut-être ai-je le sentiment d’avoir accouché sans avoir été engrossée, parce que j’étais enceinte depuis toujours, depuis ma naissance, au point d’oublier que je l’étais. Longuement fécondée par le très lourd Chronos* plutôt que par l’opération aérienne de l’Esprit saint, j’essayais d’expulser son rejeton — la vieillesse — avant qu’il accomplisse en moi ses ravages, pour me sauver ainsi de son mauvais sort. Je me baratainai.

Voilà aussi le premier livre de mon répertoire dépourvu de la particule sexe. En fait, cela n’est pas tout à fait vrai, puisque j’ai publié, dans une vie antérieure, un conte appelé *Voyage à dos d’étoile*. Cocasse de penser que j’ai burlingué sur le dos d’une étoile dans ma fraîche trentaine, alors que j’ai failli voyager sur un manche à balai en début de sexagénat ! Les rêves de grandeur se dulcifient avec le temps. Ce titre, donc, sera le seul parmi mes ouvrages actuels à ne pas contenir le mot sexe. Transmettra-t-il, plus que les précédents, le goût de la vie, de la fête et de l’instant présent ? Sera-t-il, en ce sens, plus érotique ? J’aimerais bien.

On a déjà de grands pans de vie derrière soi lorsqu’on prend enfin conscience, réellement, de sa finitude. C’est bête comme

* Dieu primordial grec personnifiant le temps. Un dieu est primordial lorsqu’il permet la naissance d’autres divinités. Éros est aussi un dieu primordial.

ça. C'est donc vers la fin de la cinquantaine que j'ai assimilé mon statut de *mortelle*. Et ce fut la cata. La catastrophe et la catalepsie. Le tourment et la tourmente. Cette prise de conscience aiguë et soudaine fit de moi une *ajourneuse* de première. Quelques années de procrastination : « Pourquoi ferais-je aujourd'hui ce que je peux remettre à une autre vie ? » Avoir des projets et mille choses à faire me semblait désormais saugrenu. Je m'installai dans l'immobilité, me mis moi-même au rancart de peur qu'on ne le fasse pour moi.

C'est alors que Gwendoline Dubois s'est faufilée dans mes songes. Cette femme est le personnage d'un roman d'autofiction en préparation. Concernée par les propos de ce livre, elle s'y est effrontément immiscée çà et là, témoignant de son parcours et de ses expériences. Comme un duplicata kaléidoscopique de moi-même, une ombre qui, plutôt que de faire ombrage, m'a aidée à apercevoir les infinies combinaisons de formes et de couleurs qui jalonnent la route des plus-que-quinquas. Gwendoline Dubois est à la fois totalement moi et totalement autre. Elle habite sa propre vie, éprouve ses propres émotions et traverse sa propre histoire. Vous la reconnaîtrez à sa calligraphie décalée, à droite, à ses lettres couchées. Et puis, elle est plus émotive et tellement plus heu... impudique.

Si vous êtes une femme vivant en Occident ou une femme occidentalisée, frôlant la cinquantaine ou vous promenant dans les décennies suivantes, Gwendoline Dubois, c'est vous. C'est toutes les femmes nées du baby-boom, que les historiens situent plus ou moins entre 1945 et 1960. Seulement au Québec, ces mutantes frôlent le million d'exemplaires. Si vous n'avez pas ce formidable privilège et cette terrible fatalité (rêve de jouvence éternelle) d'être l'une d'elles, Gwendoline Dubois est une femme qui fait partie de votre vie, que vous connaissez bien.

Ou que vous connaissez bien mal...

Le jour H57

Je contemplais idiotement une bouteille de ketchup lorsqu'une effraie a mis son gros cul sur mon épaule et ne l'a plus quittée. C'était il y a quelques années, au chic

casse-croûte La patate d'antan. On sait, depuis Potter Harry, que certains sorciers ont un hibou prodigieux. Moi, je suis depuis ce jour talonnée par une chouette effrayante, stérile et visible seulement avec les yeux de la peur...

J'étais avec Adèle, la fillette qui m'a permis d'être grande-mère. J'avais 57 ans. Elle, 10 ans. Malgré que les bouteilles de ketchup aient trôné sur toutes les tables de mon enfance comme le lait, le pain et les patates, voilà que celle-ci m'obnubilait. Je découvrais, éberluée, qu'il était écrit, qu'il avait toujours été écrit, sur l'étiquette, Heinz 57. Comme une dédicace, ce gros phallus rouge et érigé me renvoyait mon âge dans le portrait. Tout se mit à basculer et à virevolter autour et au-dedans de moi: la pomme frite dans mon estomac rébarbatif, les bruits de vaisselle dans mon oreille labyrinthique. Pour en rajouter, Adèle la merveille m'annonça solennellement, à cet instant précis de mon vertige, qu'elle m'appellerait désormais Gwande-mèwe (prononcé à l'haïtienne) plutôt que Mami-Gwen ou que Momzézette, comme elle le faisait quand elle voulait faire sa pe tite comique. Vous voyez ma déconfiture! Il suffit parfois d'un objet ridiculement usuel, posé dans un contexte affectif particulier, additionné d'un commentaire d'une petite-fille à sa mère-grand, pour faire céder la digue et provoquer une crise de conscience subaiguë. Jamais je n'aurais cru que la contemplation d'une insignifiante bouteille de sauce aux tomates m'infligerait un tel coup de sang!

Je pétais les plombs. Compris, d'un coup sec, comme si rien ne m'y avait préparée, que je serais, dans trois ans, marquée du chiffre du diable, le 60, alors que ce ketchup de merde continuerait d'afficher sans rougir, stoïquement, Heinz 57! Mais ne nous méprenons pas: en me levant ce matin-là, j'étais une femme heureuse. Et j'avais été, jusque-là, d'une indécrottable sérénité. C'est bien là le drame. J'avais cru figer ma joie candide, me scotcher, joyeuse et ingénue, au tableau de l'immortalité. Moi, si raisonnable, je me mis à dérailler. « Pourquoi donc ce putain de bordel de merde de vulgaire condiment avait-il été un produit de consommation convoité par ma généra-

tion, par celle de ma fille et celle de ma petite-fille, et le serait-il sans doute encore dans 50 ans par mes ayants droit lointains ???» demandai-je à Adèle, interloquée. Je veux, j'insiste, j'exige moi aussi de rester Gwen 57. «Pourquoi moi, Gwen 57, aurais-je une date de péremption ? Pourquoi devrais-je m'épaissir comme une vieille sauce ? Surir ? Tourner ? Pourquoi ne pourrais-je, moi aussi, rester consommable ? Pourquoi devrais-je m'aplatir dans le mur lézardé de la grise soixantaine ?» bredouillai-je, navrante, en regardant, sans la voir, une Adèle de plus en plus éberluée. Pendant que je réglais l'addition, j'entendis mon héritière qui chuchotait dans son téléphone mobile en s'éloignant : «Maman, il faut que tu parles à ta mère... Je pense que son élastique entre ses deux oreilles est pétié... Je te jure, elle gueule sur la bouteille de ketchup... J'ai tellement honte.»

C'est donc les yeux noyés dans la sauce tomate de Gwen, l'âme dévastée, que j'entrepris d'écrire ce livre. Et que, sans l'avoir décidé, j'entrai en schizonévrose. Je me mis à entendre des voix. Ou, plutôt, une voix : celle de Gwendoline Dubois. Tantôt, elle me parlait. Tantôt, elle parlait à travers moi. Elle me coupait la parole, infiltrait mes pensées, me submergeait de ses états d'âme. À plusieurs reprises, je la chassai à grands coups de balai. C'était, par moments, insoutenable. Je ne savais plus qui, d'elle ou de moi, jetait mes ébauches à la poubelle. J'ai joué au yoyo avec ce livre : arrête, recommence, balance tout par-dessus bord, reprend de plus belle... Quatre ans à danser un méphistophélique tango avec ce savonneux sujet du vieillissement, qui me glissait, gluant, entre les mains. Ce livre n'intéressera personne, me disais-je. Qui donc aura envie d'entendre parler du déclin de l'empire corporel ? Certainement pas les jeunes femmes convaincues de leur glorieuse immortalité. Encore moins les *tabougénaires** qui croupissent dans le déni et

* Néologisme de mon cru. Personne qui atteint une décennie considérée comme taboue par la société ou par la personne elle-même. Certaines femmes sont *tabougénaires* dès 40 ans. Pour les besoins de ce livre, sont considérées comme *tabougénaires* les quinquas et leurs aînées.

le gommage d'années... Et puis, ai-je fini par me dire, tant pis si c'est un flop de librairie ou d'estime, pourvu que ça me soulage ! J'ai éprouvé des ennuis de santé. On n'a rien trouvé. Ça devait être « l'élastique » dont parlait Adèle qui était devenu trop lâche pour tenir ensemble mes différents morceaux ou qui, trop tendu, m'entraînait sur une corde raide. Je repris l'exercice une fois que j'eus refusé de souffler mes 60 bougies. À soixante ans et neuf douzièmes précisément, j'invitai Gwendoline à cesser de me faire suer et à se joindre à moi pour écrire à quatre mains. L'une après l'autre, chacune prit sa place sans plus relâcher. À deux, nous allions trucider nos peurs.

Jusque-là, j'avais toujours aimé vieillir. Sans blague. Alors que plusieurs vilipendent la cinquantaine, conspuent la quarantaine et vont jusqu'à recalculer la verte trentaine, j'avais glissé sur le cap onctueux des décennies, dans une indicible quiétude que nulle tuile, épreuve ou souffrance n'avait menacée. J'ai été une adolescente indomptable. J'ai eu la vingtaine époustouflante, la trentaine mordante, la quarantaine enivrante, la cinquantaine ardente. La soixantaine... ? Je verrai bien la suite mais, à l'entrée, ses parages et son visage m'ont accablée, menacée, effrayée et sclérosée. La périsoixantaine m'a donné la colique. Elle m'a donné aussi, au sens propre et métaphorique, des crises d'urticaire, d'eczéma et de psoriasis. A troublé sérieusement mon équilibre mental. À chacune sa décennie tournante, grinçante.

En Amérique, les 50-65 ans constituent depuis 2008 la tranche d'âge la plus importante. Des centaines de millions de femmes sur la planète, nées entre 1945 et 1960, viennent de franchir ou franchiront bientôt un seuil fatidique, dénié et indéniable, une zone où les signaux annonçant les grandes turbulences clignotent de partout. Plus on a cru aux fontaines de Jouvence et d'éternité, plus on désavoue cet âge d'or imminent, qui n'a de dorure que le mot et qui est, en réalité, un âge jaune caca. Et plus le glissement dans le marécage est inattendu, traumatique. Le plus dur pourtant, j'en suis certaine, n'est pas de

vieillir. Le plus dur est de vieillir *malgré*. Malgré tout. Malgré tous nos efforts, malgré tout ce qu'on nous a raconté, malgré tous les espoirs, promesses, rêves et mensonges, malgré ces sociétés où on voue un culte dithyrambique et maladif à la jeunesse et à la beauté, malgré ces environnements remplis d'autruches, la tête bien enfouie dans des sables botulieux.

Je suis désormais hors norme. Je suis entorse au jugement normalisateur. Je suis à côté du théorème jeunesse + beauté = droit de vivre et de s'épanouir. Mon corps et mon apparence corporelle concordent et concorderont de moins en moins avec les valeurs dominantes de l'univers dans lequel je vis et auxquelles on m'intime de me conformer. Ainsi m'exhortera-t-on à consommer et à performer pour rester consommable tout en me considérant, du même souffle, comme une injure à cet idéal hégémonique. Cela, c'est extrêmement troublant. Pénible aussi d'être forcée de faire une catharsis pour la simple raison qu'à de nombreux égards, nous avons été forcées d'être dans le déni. Moi, femme, amante, conjointe, mère, grande-mère, ex-pétard, battante, professionnelle et passionnée de toutes sortes de choses, me voici catapultée chez les asexuées, les laides, les sexagénaires, les has been, les ex, les plissées et froissées, les « frus ». Ça n'arrive donc pas qu'aux autres !*

Où sont les boomeuses ? Comme le Dieu du petit catéchisme gris de notre enfance, elles sont partout. Que font-elles ? Elles font semblant de ne pas vieillir. Et cela leur bouffe du temps. Beaucoup de temps. Tout leur temps. Ont-elles le choix de faire autrement ? Vieillir est insupportable. Alors, on triche, on gomme, on se raconte des balivernes, on fait comme si ça ne nous concernait pas. Il arrive avec l'âge ce qui est arrivé avec la minceur et la beauté à tout prix. Enfant, il fallait être belle. Ensuite, il nous fallut être mince et le rester. Désormais, le monstre est tricéphale : on n'a pas le droit d'être laide, pas le droit d'être grosse, pas le droit d'être vieille. En prenant du

* Au Québec, un pétard est une femme ou un homme canon.

galon et des années, on peut, à force, parvenir à ne pas être grosse. À la condition d'accepter d'être un peu molle. La tabou-génaire est toujours *trop*, ou *pas assez*. Il faut la mettre dans une case : dodue, grasse et pâteuse ; ou maigre, sèche et cassante. Surtout, ne pas devenir vieille... Voilà l'impératif farfelu qui mène tout droit à la psychonévrose. Pour être reconnue, saluée, remarquée et applaudie, il faut être autre chose que ce qu'on est vraiment. Pire encore, il faut être autre chose que ce qu'on n'a jamais été. Et, là, ça se morpionne, au point de rendre barjotte. C'est totalement alambiqué.

Je refuse cela. Le problème, c'est que, prise comme toutes les femmes dans cette déferlante, je refuse tout autant de faner, de perdre mes moyens, de régresser, de rapetisser, de couperoser, de varicoser, de fleurir de pétales de coquelicots brunâtres, ces fleurs de cimetière. Où sont les boomeuses ? Comme Dieu, elles sont partout. Et, comme lui, elles sont invisibles. Elles sont, par leur nombre, dérangeantes comme une invasion de saute-relles. On les aperçoit, sortant furtivement de leur « retraite » pour faire quelques petites irruptions çà et là. Si on exclut l'ostéoporose, les régimes d'épargne-retraite, les couches pour adultes, les produits antirides miraculeux, les adhésifs ou dentifrices pour prothèses dentaires, les cliniques de chirurgie esthétique, les préarrangements funéraires et le Viagra (encore qu'au bras du *viagraman*, s'accroche le plus souvent une nana des générations X ou Y...), quand voit-on des sexagénaires dans les pubs ? Dans une histoire d'amour ou d'aventure ? Au cinéma ? On en fait tout un plat si un film met en situation des amants de plus de 50 ans. Dans la pornographie ? Il s'en trouve, oui, que l'on présente comme des bêtes de cirque, *vieilles salopes* ou *grands-mères trayeuses* mendiant une sodomie ou bavant pour une baise à quatre. Pourtant, les sexagénaires aiment et baisent elles aussi, tout simplement. Au Canada, on a assisté en 2008 à une augmentation des ITS¹ (infections transmissibles sexuellement) chez les femmes de 50 ans et plus. L'activité sexuelle à risques de la part des boomeuses peut en apparence contredire un sondage effectué par Dove² en 2006 dans neuf pays (du Brésil au Japon, en passant par le Mexique et le Canada), montrant que 97 % des femmes de 50 à 64 ans ne se

sentent pas acceptées, côté apparence, par la société. Au contraire, tout se tient : avec une estime corporelle à 0 sur une échelle de 10, la femme a l'impression que l'amant lui fait une fleur en bandant. Comment pourrait-elle oser rompre le sortilège ? Surtout, ne pas lui couper le sifflet en sortant un préservatif!!! Risquons plutôt notre vie, il en reste si peu !

Grrrr... Et quoi encore! Je hais la sonorité de la soixantaine. J'abhorre tout de ce que représente le clan des soixantaines, culturellement, socialement, humainement, corporellement : retraite, maladies, hypertension artérielle, visages étirés, sourcils en accents circonflexes, clubs de marche, ligues de quilles, voyages organisés, ghetto, modération en tout, danse en ligne, bingo, nourriture allégée, solitude... Elle me déprime autant que la tonalité cliquetante du quinquagénat m'a galvanisée. C'est pour ça que je m'en mêle. Dans l'espoir que, une lettre après l'autre, chacune donnant la main à la suivante, je parviens au bout des mots à une perception rassérénée du « vieillir au féminin » et de ce que cela représente. C'est trop difficile de vivre dans la détestation de la soixantaine sans se haïr soi-même. Non, mais il faut bien l'avouer : on aime les vieux tant qu'on ne fait pas partie de la bande, tant qu'on ne se fait pas offrir la réduction pour les aînés ! Comme je les trouvais charmantes, ces vieilles dames, avant d'être au seuil de leur communauté ! Et à quoi cela sert-il de nier que nous en sommes, ou que nous en sommes presque, quand la planète entière nous y confine ? L'enfer, c'est les autres ? Non, l'enfer, c'est le monde des vieux. Des vieilles, surtout. Pire que l'enfer, les limbes.

Et puis, j'ai la trouille... Mes parents sont morts alors que j'étais dans la vingtaine... Deux de mes frangins ont pris eux aussi la clé des champs infinis, à l'aube de la quarantaine pour l'un, de la soixantaine pour l'autre. Ma sœur aînée leur a emboîté le pas tout récemment. Je vis avec la hantise de la mort. C'est d'autant plus perturbant que je commence à peine, il me semble, à avoir un peu de talent pour la vie, l'amour, le bonheur...

Pourquoi les *femmes vintage*? Par analogie, bien sûr, avec les grands portos millésimés. Pour rappeler qu'elles ont débarqué sur la planète durant cette période euphorique d'après-guerre; pour souligner qu'elles sont inédites et non pas une copie moderne d'un ancien modèle; parce que ce mot renvoie à une saveur haut de gamme et à l'authenticité. Rien de trop beau pour convaincre, et surtout pour me convaincre, que vieillir sans retouche, comme un tailleur de Lanvin ou de Chanel des années soixante, comporte des avantages et suscite de l'enthousiasme. Enfin, pour lancer la mode des femmes vintage: de l'original et de l'originalité, de la beauté pure et du grand chic.

Ce livre sera une bulle d'eau, potable j'espère, vite dissoute dans la grande marée océanique. Sans doute ne changera-t-il pas grand-chose à la difficulté de «vieillir au féminin». Tant pis. Au moins, je ne me serai pas contentée de laisser aux seuls chirurgiens esthétiques la prétention de changer la face du monde en changeant la face des vieilles!

LA question préalable: que veux-je?

La vie est bien trop courte pour être petite et pour ne pas être célébrée. Le temps de crier ta-bou-gé-nai-re, et hop! une décennie est déjà derrière nous. Si on ne sait pas encore qui on est en entrant en sexagénat, c'est un peu tard, mais pas trop tard, pour se le demander. Jamais rien ne nous empêche de voir ce qui fait obstacle à notre mieux-être et à notre ravissement.

Je note où je suis rendue sur le boulevard Chronos et dès maintenant j'identifie et j'écris quel est le principal irritant qu'il me faut, de toute urgence, jeter hors de ma vie.

0-----10-----20-----30-----40-----50-----60-----70-----80-----

Entrée

Gwen-Jo

Sortie

CHAPITRE 1

De fée à sorcière

Vieillir est mortel.

Vieillir est un péché.

Vieillir est un péché mortel.

J'avais apporté des livres. Diversifiés mais réunis autour d'un même dénominateur : Benoîte Groulx, Janette Bertrand, Mary Higgins Clark, Catherine Millet, Marie-Claire Blais, Nancy Huston, Hillary Rodham Clinton, Margaret Atwood... Vous avez piffé le dénominateur commun ? Ce sont tous des livres de vieilles, ou plutôt des livres écrits par des vieilles encore vivantes. Pas question que je lise de vieilles mortes cette année ! Déjà que je m'étais délectée, lors des dernières vacances, en effeuillant les «Marguerite» (Yourcenar et Duras). J'espérais que lire des vieilles, me promener dans l'univers de ces battantes, de grandes femmes accomplies, actuelles et actualisées, m'encouragerait. Dans l'avion, je relus la carte d'anniversaire de mon amie Francine qui était restée coincée dans une pochette de mon sac : « Tu as la folie douce de la vingtaine, la détermination de la trentaine, la beauté et l'élégance de la quarantaine, la lucidité de la cinquantaine et la sagesse des femmes sans âge » Chère Francine. Que c'est joli, ce mot. Et attentionné. Et litotique et euphémistique. Belle amie, ma folie n'a rien de doux, elle est brutale et violente. Ma détermination chancelle. Quant à ma beauté, elle s'évanouit au fil des minutes, me demande des heures de travail parce que je refuse les chirurgies,

les infiltrations de produits déridants ou gonflants et tutti quanti. Mon élégance me coûte la peau des fesses, ma lucidité me fait souffrir et ma sagesse m'intoxique. C'est beau, les «femmes sans âge», mais c'est un fantasme de femme. Elles n'existent nulle part ailleurs que dans notre rêve. Tu le sais? Non. Tu ne le sais pas. Pas encore.

Je m'appelle Gwendoline Dubois. Pas très normal, pour une Québécoise pure laine, d'avoir un prénom pareil. J'en ai eu tellement honte quand j'étais enfant. Mon homme, un Français de chez les Français, a une gueule d'Italien et est affublé d'un prénom d'origine grecque surtout répandu en Russie et en Europe de l'Est. Il s'appelle Dimitri et n'a rien du Slave. Gwendoline et Dimitri, pffft !... Un peu sur-réaliste, et ça ne se limite pas à nos prénoms... La logique et la tendance de nos époques et de nos origines respectives auraient voulu qu'il s'appelle Philippe ou Bernard et moi, Louise ou Diane. Au fond de moi, j'étais une Louise et lui, un Philippe. À l'école, il enviait ces bienheureux Philippe et crevait de jalousie quand la maîtresse disait : «Formons deux équipes, les Philippe contre les autres» «Les autres...» C'était si impersonnel, si humiliant de faire partie des «autres». De mon côté, bon an, mal an, 90 % de la classe était composée des Louise, Francine, Nicole, Claudette, Ginette, Monique et Diane. La sœur, pour éviter la confusion, nous appelait par nos noms de famille. Les filles détestaient. Moi, j'adorais. J'avais si souffert des moqueries et des quolibets sur mon prénom (le plus fréquent étant «graine de linotte ») que, quand l'enseignante hurlait «Dubois, fermez-la !», je croulais de bonheur.

Quant à Dimitri, que voulez-vous, belle-maman (je continue à l'appeler ainsi, ce qui la gonfle parce que moins d'années me séparent d'elle que de son fiston) rêvait d'exotisme et lisait beaucoup. Elle a dû en pincer pour un irrésistible Dimitri dans un conte de mille et une nuits. Le beau-père ne s'était pas opposé à ce que madame appelle ainsi son héritier. En fait, il s'en contrefichait, les bébés appartenant aux femmes. Le mien de père, un anglophile consommé, un colonisé fini, avait insisté pour me prénom-

mer Gwen, Shirley ou Brenda. Ma mère, pour une fois, s'était résignée à le laisser choisir le prénom de cette enfant tardive, aussi imprévue qu'imprévisible. Elle était au désespoir, elle me l'a dit. Vous imaginez? Il y avait déjà dans la smala Pierre, Jean, Jacques, Blanche, Claire et Aimée, et puis coucou! voici Gwen, Brenda ou Shirley Dubois. AïE!!! Elle a fini par plier, elle en avait plein son ventre. Elle céda pour Gwen en négociant d'y ajouter doline pour franciser un peu la sonorité. Connaissant le paternel, le petit côté dolly-poupée a sans doute contribué à lui faire accepter le compromis. «Et puis, on l'appellera Gwen, tu sais», lui avait-elle dit, douceuse. Promesse de femme périménopausée et postpartoumée est aussi fiable que promesse d'ivrogne! Ainsi me bapt isa-t-on Marie-Christiane-Jocelyne-Gwendoline Dubois. Pour finir le plat, en raison de ma naissance impromptue et imprévisible (ma mère est devenue enceinte de moi à 40 ans, en période stérile de son cycle et malgré que la médecine lui eût juré, à sa plus grande joie après six bébés, qu'elle n'aurait plus jamais de mioches), on disait que mon arrivée sur la boule te nait du miracle. De Dieu ou du diable. Et on m'appelait, selon les états d'âme du moment, mini-fée ou petite bitch.

Si Gwendoline, cela est documenté, est un prénom de sorcière, je n'en ai jamais eu la moindre prérogative. Pas de baguette, de potion, de tapis ou de formule magique. Aujourd'hui, j'en ai l'âge mais toujours pas de verrue, ni de nez crochu ou de chapeau pointu. J'ai donc abominé mon prénom. Vous ne pouvez savoir ce que c'est que d'avoir honte, tous les jours, dix fois, cent fois par jour, du nom propre qui vous identifie, vous définit, vous interpelle... J'ai commencé à faire la paix avec celui-ci vers 14 ou 15 ans. J'avais vu un film que j'ai longtemps confondu, dans ma mémoire, avec Bonjour tristesse de Sagan et dont je ne suis jamais arrivée à me souvenir du titre. L'héroïne était une adolescente de 16 ou 17 ans qui vivait une première histoire d'amour et de bobettes mouillées. À cet âge, on ne sait jamais si c'est notre cœur ou notre sexe qui bat si fort. J'avais été éblouie par sa beauté, ses

longs cheveux très noirs. Dans ma mémoire, une scène de ce film est gravée au tableau de l'immortalité : elle court sur la plage, désespérée, suicidaire, son visage divin, transfiguré, baigné de larmes. Elle vient de surprendre son papa s'envoyant goulûment en l'air avec l'amie de maman. Ce dernier (Burt Lancaster, peut-être), fou de désespoir, lui court derrière et hurle aux quatre vents : « Gwendolina !... Gwendolina !... » À partir de ce moment, je me suis inventé des ancêtres italiens, alors que j'ai du Huron dans les gènes, et j'ai prétendu que mon prénom véritable était Gwendolina. Aussi loin que je me souviens, je cousais la réalité de fil blanc, je produisais des menteries comme une boudineuse produit du boudin. En fait, je ne mentais pas vraiment, je décorais la réalité. Bon, suffit pour la dissertation toponymique. Je reviendrai un jour sur ma vie tumultueuse dans un livre olé olé que je me consacrerai entièrement. Enfant, j'aurais voulu m'appeler Louise. À 60 ans, je voudrais m'appeler Zita. J'aime la lettre Z. Même si, après elle, il n'y a plus rien.

Des portes tournantes... grinçantes

On passe de fée à sorcière, imperceptiblement. L'usure s'insinue en nous, subreptice et sournoise, au fil des ans. Elle viole notre intégrité à petite lampée. On a l'impression que les flots du temps nous lèchent sensuellement, nous donnent un petit goût salé, alors que ses lames grugent, érodent, ruinent nos berges... On ne sent rien, on ne voit rien et puis, d'un coup, l'érosion, qui a vachement fait son travail de sape, dans le vif de nos cellules, dans nos pores, dans nos cheveux, sous le derme, nous fait BEU ! Ce jour-là, on se regarde dans la glace, et c'est le choc. On se dit que le big-bang, la formidable contraction / expansion de l'univers, n'est rien en comparaison de la composition / décomposition de notre vaisseau corporel ! C'est un moment terrible. On est là, prostrée, à se demander à qui appartient cette combinaison de peau trop grande dans laquelle on flotte, à jauger la possibilité d'y faire prendre quelques coutures...

Table des matières

Prologue de la femme à deux têtes	11
Le jour H57	13
LA question préalable: que veux-je?	20
Chapitre 1: De fée à sorcière	21
Des portes tournantes... grinçantes	24
Entrée chez les SS	27
La peste de la soixantaine	29
Beaucoup d'appelées, toutes élues	33
Première résolution	37
Chapitre 2: Miroir, aïe! Miroir!	39
Des monstres de beauté	42
La beauté revisitée	45
Beautés plurielles et miroirs déformants	48
L'uniforme corporel nivelle la beauté	52
Fini les femmes aux mille visages?	54
Un visage à son image	56
Des microsoleils de beauté	58
Deuxième résolution	62
Chapitre 3: Franchir le mur de la peur	65
Orphée existe pour de vrai	68
L'âge: un compte à rebours	70
À quel âge est-on vieille?	74
Quel âge vous sentez-vous?	74
À chacun son enclos... ..	76
Pourquoi vieillit-on?	78
Les rythmes du temps	80
L'ennemie fidèle: la peur	82
Femme vintage, âge tabou	86
Le bonheur et l'ennui, clés en mains?	89
Troisième résolution	94

Chapitre 4: C'est pas parce que ça déride que c'est drôle!..	97
Petite histoire piquante et coupante.....	98
Fonctionnement et addiction.....	100
Remplir le vide...?	105
Chirurgie pathétique.....	107
Une sacrée grosse machine!	111
Scalpel sexiste et âgiste	113
Microsoleils de l'émotion	116
Bistouri pornographique.....	119
Quoi de neuf sous les cocos?	122
Chirurgie du désir et dissection d'identité.....	124
Influence de stars et chouïa de potinage.....	127
Pensée magique, pensée tragique.....	132
Quatrième résolution	136
 Chapitre 5: Éros, c'est la vie qui applaudit la vie	139
Aimer et être aimée.....	142
Émouvoir et s'émuvoir	143
Désirante et désirable	144
Le désir en chantier?.....	148
Les hommes viennent des limbes, les femmes aussi!.	151
À 30 ans comme à 70, le lien érotique est systémique.	153
Le regard de l'autre: commutateur et détonateur ..	158
Solitude ou solitude résidentielle?	159
Cinquième résolution	165
 Chapitre 6: De sorcière à femme vintage.....	167
Mamie-boomeuse et femme libre	168
Mettre la retraite à la retraite.....	172
Une cuvée inédite	173
Précieuses substances et fausse guenon	177
Les mots du vieillir et l'adulthood	178
Confidences dans la baignoire.....	183
Les dernières des vraies?	186
Dernière résolution	191
 Épilogue.....	193
Sois belle et ne te tais pas!.....	195
Bibliographie.....	197
Notes	199

«Où sont les femmes vintage, ces femmes mûres-mûres, millésimées? Comme Dieu, elles sont partout.»

«On passe de fée à sorcière, imperceptiblement. L'usure s'insinue en nous, subreptice et sournoise, au fil des ans. Elle viole notre intégrité à petite lampée. On a l'impression que les flots du temps nous lèchent sensuellement, nous donnent un petit goût salé, alors que ses lames grugent, érodent, ruinent nos berges... On ne sent rien, on ne voit rien et puis, d'un coup, l'érosion, qui a vachement fait son travail de sape, dans le vif de nos cellules, dans nos pores, dans nos cheveux, sous le derme, nous fait BEU! Ce jour-là, on se regarde dans la glace, et c'est le choc. On se dit que le big-bang, la formidable contraction/ expansion de l'univers, n'est rien en comparaison de la composition/décomposition de notre vaisseau corporel!»

«**Vieillir est insupportable.** Alors, on triche, on gomme, on se raconte des balivernes, on fait comme si ça ne nous concernait pas. Il arrive avec l'âge ce qui est arrivé avec la minceur et la beauté à tout prix. Enfant, il fallait être belle. Ensuite, il nous fallut être mince et le rester. Désormais, le monstre est tricéphale: on n'a pas le droit d'être laide, pas le droit d'être grosse, pas le droit d'être vieille.»

Sexologue et «sexosophe» renommée, Jocelyne Robert est une femme d'opinion et une communicatrice chevronnée. Elle écrit sur le couple dans divers médias et tient le blogue Sexosophies. Elle est régulièrement invitée sur différentes tribunes pour commenter des dossiers d'actualité et elle signe des textes d'opinion dans les journaux. Elle a publié une douzaine d'ouvrages traduits en vingt langues, réédités et distribués à travers le monde. Avec son essai *Le sexe en mal d'amour*, elle fut la première voix à s'élever contre les phénomènes de l'hypersexualisation et de la pornographisation de l'espace public. Son best-seller *Full sexuel*, destiné aux adolescents, n'a jamais été déclassé.